L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 AVRIL 1887. 60ème Année

FEUILLETON.

No 1. Commencé le 24 avril.

L'HOMME A LA MAIN COUPÉE

PAR

Aurélien Scholl

I

Dans la nuit du 8 février 1850 un petit paysan de Lalen, qui tendait des collets dans les fossés du clos de l'Ormière, fut témoin d'une scène épouvantable. Une fenêtre du château de Mme de Montévrain s'ouvrit tout à coup; un homme s'élança; mais avant de se laisser tomber, il resta quelques instants suspendu par une main, comme pour calculer la distance qui le séparait du sol. Cette hésitation lui fut fatale, car un autre personnage apparut à la fenêtre; il était armé d'un couteau de chasse, et d'un coup violent frappé sur l'appui du balcon, il trancha le poignet du fugitif qui tomba ou poussant un cri étouffé.

Le petit paysan, glacé de terreur, s'était blotti derrière une haie de mûriers sauvages, qui borde le chemin de Vangoin à Port-neuf. De là, il vit une lumière paraître sur le perron de la maison habitée par Mme de Montévrain. Un jeune homme sortit, et, après avoir refermé doucement la porte, il se mit à explorer le terrain sous la fenêtre encore ouverte. Il portait une de ces lanternes de campagne, comme on en voit dans tous les celliers, et promenait la lumière autour de lui. Il se baissa, posa la lanterne par terre et ramassa une main encore crispée. Après quoi, il fit un trou sous l'herbe avec son couteau et y jeta la main sanglante. Le petit paysan le vit rapporter la terre et recouvrir de quelques pieds de gazon l'espace qu'il avait fouillé; après quoi le personnage continua d'avancer, regardant soigneusement autour de lui; de temps en temps il se penchait, cherchant les traces de celui qui venait de lui échapper, il traversa aussi la première allée du petit bois qui borde le chemin de Lalen et se trouva bientôt près du petit paysan qui restait muet et immobile comme une souche.

—Que fais-tu là? demanda l'homme à la lanterne.

Le petit paysan se mit à trembler de tous ses membres.

—Monsieur, murmura-t-il, je tendais des collets.

—Ah! tu es un maraudeur, un braconnier!

—Oh! m'sieur, j'ai pris en tout, comme ci, trois lièvres et cinq perdreaux.

—Lève-toi et réponds à mes questions!

Le petit garçon obéit et se tint debout la casquette à la main, les yeux baissés.

—Comment l'appelles-tu?

—François Bibard.

—Que fait ton père?

Le petit paysan ouvrit de grands yeux étonnés

—Oh! a cette heure ci, il dort tout son saoûl.

—Sans doute; mais quel est son métier?

—Il est vigneron, et ma mère fait des journées.

—Ils habitent Lalen?

—Oui, m'sieur, la-bas, tout près de l'église; ma mère, c'est la Ribarde, qui vient tous les mois faire la lessive chez Mme la comtesse de Montévrain.

—Est ce que tu me connais?

Par une tournure de phrase familière aux gens de l'Aunis, François Bibard répondit par une autre question:

—C'est vrai, vous qui dort se marier à Mlle Clothilde Montévrain?

—Tu ne te trompes pas, c'est moi.

—Alors vous êtes le baron de la Mire, le fils du général qui est venu prendre sa retraite il y a deux ans, de l'Aime bien le général; un jour, il m'a trouvé dans sa vigne rouge et il m'a tiré les oreilles... pas trop fort.

M. de la Mire sembla satisfait des réponses de François.

—Maintenant que vous êtes renseigné, reprit-il, dis moi franchement ce que tu as vu tout à l'heure.

Bibard répondit sans hésiter

—J'ai vu un homme qui sortait par la fenêtre.

—Sais-tu quelle direction il a pris?

—Il a pris qu'il a sauté le fossé qui peut avoir le petit pont.....

—Et après?

—Mes yeux qu'il a dû traverser la grande route et qu'il a dû sauter dans la ferme des Grands-Grandes, à moins qu'il fasse jusqu'au moulin.

—Eh bien! François, tu vas venir avec moi, et nous allons tâcher de le retrouver.

—Tout de même, monsieur le baron, M. de la Mire se mit sur mes dits, pas si malin, que François Bibard était où je me prendre de temps en temps le pouvoir pour pouvoir le cuire.

L'homme noir, la grande mare et le feu... le tuf de la ferme des Grands-Grandes, sont des noms familiers à François. Il examina attentivement les traces bourguets de brousailles qui coupent la monotonie des vastes champs labourés, et suivit jusqu'au falaises de la *Bénoite*.

—Dis moi, interrogea M. de la Mire, ne rencontrais tu cet homme?

François remua la tête d'un air de doute.

—C'est à peine si je l'ai aperçu au moment où vous êtes entré dans la chambre. La lumière a passé sur lui comme un éclair, et déjà il était bas.

—C'est évidemment un voleur, continua M. de la Mire, et je donnerais une bonne somme à celui qui me le ferait retrouver.

François parut désolé de n'avoir pas mieux vu, il poussa un soupir et ne dit mot.

—Quel âge as tu? reprit M. de la Mire.

—Quinze ans à la Saint Martin

—Veux tu entrer à mon service?

—Qu'est ce qu'il faudra faire?

—Ou te l'apprendra

—Et je serai bien habillé comme votre domestique Joseph?

—Tu auras un costume tout pareil.

—Avec ces beaux boutons si précieusement comme de l'or?

—Autant de boutons que tu voudras.

—Et je serai nourri?

—Nourri, logé; tu n'auras à t'occuper de rien en ce qui te concerne.

Bibard ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais, dans ses projets les plus fantastiques, il n'avait osé rêver un pareil sort; mais, faisant un retour sur lui-même et voyant sa veste en guenilles et ses pieds nus sur la terre glacée, il eut un doute, doute pourquoi... Il se trouvait trop bas pour arriver ainsi tout à coup à la dignité de domestique.

Il sourit timidement et demanda:

—Monsieur le baron veut se *gausser* de moi?

—Pas du tout, répondit M. de la Mire; tu peux m'aider à retrouver l'individu qui s'est introduit chez Mme de Montévrain; donc, j'ai besoin de tes services. Or, pour te garder à la maison, il faudra bien l'habiller décemment et te faire vivre. Si tu te conduis bien, tu n'auras qu'à te louer de moi. Deux dimanche au château et nous arrangerons cela.

L'âme de François Bibard s'emplissait de joie et d'orgueil. Il lui tardait d'être au lendemain pour annoncer cette grande nouvelle à ses parents. Le père Bibard avait dit qu'il ne serait jamais bon à rien; la Ribarde elle-même répétait à l'envi que son fils était un coureur qui ne saurait jamais que boire et manger, et cet enfant calomnié, méconnu, allait avoir son jour de triomphe.

—Tu vas t'en aller coucher maintenant! reprit M. de la Mire.

—Dans le grenier au foin, au dessus de la vache, de monter sur la manaverre, j'attends la brune et je dors dans un coin en il fait bien chaud.

—Allons, dînons, mon garçon.

Le petit Bibard s'élança d'un pied léger, tandis que M. de la Mire rentrait au château de Montévrain, château moderne, bâtisse carrée que rehaussait seul un perron style Renaissance qui, planté sur pied de la façade, faisait l'effet d'un tableau de maître égaré chez un photographe.

Au temps où la noblesse de l'Aunis était en possession de tous ses privilèges, il y avait eu, dans ce bas fond marécageux, une gentilhommière avec sa tour et son pont-levis; mais la mer s'étant retirée, abandonnant chaque année un bout de terrain, si bien que Montévrain, qui se trouvait autrefois sur le rivage même, ne voit plus le flot que de loin. Plusieurs kilomètres le séparent du galet, et il faut monter au deuxième étage pour voir les barques des pêcheurs de Saint-Martin de l'île de Ré.

Les marais, coupés de larges tranchées où s'écoulent les eaux saumâtres, sont devenus de fertiles prairies; les troupeaux y paissent une herbe salée dont ils sont très friands. Si la blanche est un obstacle au développement complet, le drainage a, du moins, rendu à l'agriculture tous les lais de la mer depuis l'Aunis jusqu'à la Vendée.

Cependant, après les grandes pluies de l'équinoxe, Montévrain est encore entouré d'eau pendant trois ou quatre semaines, et il faut un bateau plat pour gagner la route départementale, dont la chaussée est élevée de près d'un mètre au-dessus des champs qu'elle traverse.

Mme de Montévrain vivait là depuis plusieurs années; sa fille Clotilde y avait fait son éducation sous les yeux de sa mère, qui s'en était remise à une institutrice irlandaise d'un catholicisme éprouvé, et qui était morte d'une phtisie pulmonaire au moment même où son élève cessait d'avoir besoin de ses leçons. Clothilde avait grandi dans ce coin ignoré, à l'ombre des grands châtaigniers qui protègent le jardin potager contre le vent du nord. De la terre, elle connaissait quatre kilomètres carrés; de la mer, l'espace compris entre la pointe d'Oléron et la tour des Baleines.

Le dimanche, elle allait à la messe et aux vêpres dans la petite église de Lalen, et elle jugeait de la grandeur de Dieu par le parfum des fleurs et l'éclat du soleil; de ses colères, par la fureur des flots et les grondements de l'orage.

Quand le général Brémond de la Mire vint prendre sa retraite dans une vieille maison que les de la Mire passaient de père en fils depuis un temps immémorial, il y eut tous les soirs un service de thé et de petits gâteaux chez Mme de Montévrain. M. Marbeau, qu'on appelait "docteur", quoi qu'il ne fût qu'officier de santé, le curé de Lalu, et un propriétaire de Lousmeau, qui faisait ses preuves de noblesse depuis Louis XVIII venaient faire la partie du général.

On jouait le boston à deux sous la fiche, et, sur le coup de dix heures, chacun rentrait chez soi, une lanterne à la main. Seul, le général faisait porter sa lanterne par son ancien brosseur, qui présentait cette particularité qu'il n'avait jamais rien brossé. L'ex fusilier Bricoux plantait des échalas, émondait les branches folles, raccommodait les fûts et les planches à bouteilles, nettoyait les casseroles, mais jamais de sa vie il n'avait battu un habit ni touché une brosse.

Le général vaquait lui-même à ses soins particuliers, et, quand il avait fini sa besogne, il appelait son "brosseur."

Robert de la Mire était parti pour l'Afrique en sortant de Saint-Cyr, et un beau jour, il arriva avec ses vingt-neuf ans et la croix d'honneur au milieu de ce groupe disposé à l'admiration. Robert était, du reste, un beau jeune homme, d'une taille élevée que rehaussait l'uniforme de lieutenant de chasseurs. Il avait pratiqué Paris, assez pour connaître la vie, pas assez pour s'y être perverti. Bon, loyal, généreux, il croyait à la vertu des femmes; et, quand le général lui dit, en parlant de Clothilde de Montévrain, j'ai un affaire, il se mit à l'aimer sérieusement avant même de la connaître.

Il y eut enfin chez ces deux jeunes gens, dès la première entrevue, ce que Stendhal appelle un coup de foudre. Cette douce et innocente enfant était l'idéal du lieutenant de chasseurs, et ce jeune officier, qui adorait son père, et qui parlait si respectueusement à Mme de Montévrain, c'était bien le mari rêvé par Clothilde. Ces deux âmes s'unirent à la première rencontre, simplement, sans secousse. Les mains se tendirent l'une vers l'autre et tout fut dit.

Sous le calme apparent de cet intérieur, il y avait cependant une douleur secrète, qui avait plissé le front de Mme de Montévrain et blanchi ses cheveux.

La nuit même de la naissance de Clothilde, M. de Montévrain avait quitté le pays, et, depuis dix huit ans, on était resté sans aucune nouvelle. Était-il mort ou vivant? Personne ne le savait.

Le docteur Marbeau avait été le témoin de quelque drame de famille, car c'est à lui que se confiait Mme de Montévrain, et, quand la brave dame poussait un soupir en levant les yeux au ciel, le docteur lui pressait affectueusement la main comme pour dire: Que voulez vous? nous ne commandons pas à la destinée.

Alors, elle jetait un regard attendri sur Clothilde et semblait se résigner.

Le général reçut sans doute une confidence plus ou moins complète au sujet de cette disparition mystérieuse, puisque le soir, après le mariage de Robert de la Mire avec Clothilde de Montévrain fut officiellement annoncé.

Les gens de Lalen remarquèrent, à partir de ce moment, la présence de deux ou trois personnes étrangères au pays. Le fut d'abord un homme de trente deux à trente cinq ans, vêtu de noir des pieds à la tête, qui, sous le prétexte d'acquérir une terre dans les environs, se présenta chez le notaire et put toutes sortes de renseignements. On le vit rôder autour du Montévrain; il fit même visite au docteur Marbeau et apprit de lui que Clothilde avait conservé une nourrice, qui, en somme, une fortune plus considérable encore.

Cet individu partit au bout de deux ou trois jours; puis on l'aperçut de nouveau, mais accompagné, cette fois, de deux personnages non dénoncés. François examina attentivement les traits bouqués de brousailles qui coupent la monotonie des vastes champs labourés, et suivit jusqu'au falaises de la *Bénoite*.

—Dis moi, interrogea M. de la Mire, ne rencontrais tu cet homme?

François remua la tête d'un air de doute.

—C'est à peine si je l'ai aperçu au moment où vous êtes entré dans la chambre. La lumière a passé sur lui comme un éclair, et déjà il était bas.

—C'est évidemment un voleur, continua M. de la Mire, et je donnerais une bonne somme à celui qui me le ferait retrouver.

François parut désolé de n'avoir pas mieux vu, il poussa un soupir et ne dit mot.

—Quel âge as tu? reprit M. de la Mire.

—Quinze ans à la Saint Martin

—Veux tu entrer à mon service?

—Qu'est ce qu'il faudra faire?

—On te l'apprendra

—Et je serai bien habillé comme votre domestique Joseph?

—Tu auras un costume tout pareil.

—Avec ces beaux boutons si précieusement comme de l'or?

—Autant de boutons que tu voudras.

—Et je serai nourri?

—Nourri, logé; tu n'auras à t'occuper de rien en ce qui te concerne.

Bibard ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais, dans ses projets les plus fantastiques, il n'avait osé rêver un pareil sort; mais, faisant un retour sur lui-même et voyant sa veste en guenilles et ses pieds nus sur la terre glacée, il eut un doute, doute pourquoi... Il se trouvait trop bas pour arriver ainsi tout à coup à la dignité de domestique.

Il sourit timidement et demanda:

—Monsieur le baron veut se *gausser* de moi?

—Pas du tout, répondit M. de la Mire; tu peux m'aider à retrouver l'individu qui s'est introduit chez Mme de Montévrain; donc, j'ai besoin de tes services. Or, pour te garder à la maison, il faudra bien l'habiller décemment et te faire vivre. Si tu te conduis bien, tu n'auras qu'à te louer de moi. Deux dimanche au château et nous arrangerons cela.

L'âme de François Bibard s'emplissait de joie et d'orgueil. Il lui tardait d'être au lendemain pour annoncer cette grande nouvelle à ses parents. Le père Bibard avait dit qu'il ne serait jamais bon à rien; la Ribarde elle-même répétait à l'envi que son fils était un coureur qui ne saurait jamais que boire et manger, et cet enfant calomnié, méconnu, allait avoir son jour de triomphe.

—Tu vas t'en aller coucher maintenant? reprit M. de la Mire.

—Dans le grenier au foin, au dessus de la vache, de monter sur la manaverre, j'attends la brune et je dors dans un coin en il fait bien chaud.

—Allons, dînons, mon garçon.

Le petit Bibard s'élança d'un pied léger, tandis que M. de la Mire rentrait au château de Montévrain, château moderne, bâtisse carrée que rehaussait seul un perron style Renaissance qui, planté sur pied de la façade, faisait l'effet d'un tableau de maître égaré chez un photographe.

Au temps où la noblesse de l'Aunis était en possession de tous ses privilèges, il y avait eu, dans ce bas fond marécageux, une gentilhommière avec sa tour et son pont-levis; mais la mer s'étant retirée, abandonnant chaque année un bout de terrain, si bien que Montévrain, qui se trouvait autrefois sur le rivage même, ne voit plus le flot que de loin. Plusieurs kilomètres le séparent du galet, et il faut monter au deuxième étage pour voir les barques des pêcheurs de Saint-Martin de l'île de Ré.

Les marais, coupés de larges tranchées où s'écoulent les eaux saumâtres, sont devenus de fertiles prairies; les troupeaux y paissent une herbe salée dont ils sont très friands. Si la blanche est un obstacle au développement complet, le drainage a, du moins, rendu à l'agriculture tous les lais de la mer depuis l'Aunis jusqu'à la Vendée.

II

C'était le Jeudi-Saint. Paris avait fermé ses salles de bal et ses théâtres, et les chrétiens épuisés par le carême, dormaient d'un sommeil fiévreux aux côtés de leurs tristes épouses.

Deux ou trois cabinets seulement étaient éclairés à la Maison-d'Or. Dans l'un d'eux, ouvrant sur le boulevard, un homme et deux femmes semblaient attendre avec impatience l'arrivée d'un quatrième personnage.

L'homme fumait un cigare, debout et le coude appuyé sur le coin de la cheminée.

—Quelle heure se fait-il, Wilhelmine? demanda l'une des femmes.

—Minuit sonné.....

—Qu'a-t-il pu arriver à San-Vitale? murmura celle qui avait demandé l'heure.

—Oh! fit le fumeur en haussant les épaules, il n'y a pas encore à s'inquiéter. Il a pu être retenu dans ce voyage plus longtemps qu'il n'y comptait..... Mais puisqu'il a fixé cette nuit comme dernière limite à son absence, vous allez le voir arriver d'un instant à l'autre. Tu l'aimes donc toujours, Ludka?

—Est ce que je sais! répondit Ludka; j'ai beaucoup de lui pour vivre, voilà tout. Si je ne l'avais pas, je crois que je me coucherais pour ne plus me relever.

—C'est un magnétiseur, interrompit l'homme au cigare.

II

—Il y a des moments, continua Ludka, où je me demande comment j'ai pu abandonner aussi complètement ma vie à cet homme... Je le méprise et je l'adore. S'il me présentait un couteau en me disant de me frapper, je me frapperais. Il n'y a qu'une chose que je ne pourrais lui pardonner, c'est d'aimer une autre femme que moi.....

Pendant quelques instants, la conversation fit trêve; on n'entendit plus que le bruit monotone des cinq becs de gaz emprisonnés dans leurs globes à fleurs

Le bruit du loin, deux chevaux ferrés à glace frappant à intervalles égaux la croûte sonore du macadam, et quelque passant attardé faisait retentir le bitume congelé du boulevard.

Ludka, se levant nonchalamment, écarta le rideau de damas vert.

Les étoiles scintillaient à rayons aigus; le froid avait le calme de la force.

—Qu'il fait froid dehors, s'écria-t-elle en comprimant un frisson qui lui passa entre les deux épaules.

Les aiguilles de la pendule coraient vers minuit et demi. Le couvert était tout dressé; les crevettes et les radis attiraient le sonneur.

—Eh ! ho dites, Frontenay, demanda Wilhelmine, qu'est ce que c'est que tu am?

—Lequel?

—Celui d'hier, que tu m'as présenté aux Bouffes.

—Stanislas?

—Oui, c'est cela, il a l'air bien bête.

—Stanislas est le fils d'un raffineur de Nantes.

—Un avenir de quatre ou cinq millions.

—Il le présaut!

—Les quatre ou cinq millions, moins l'escompte et l'usure.

Wilhelmine parut satisfaite du renseignement.

—Il me va ce garçon, dit-elle en riant.

—Parbleu! répondit Frontenay; vingt cinq ans, l'air bête et de la fortune.

—Veux tu être gentil?

Frontenay secoua la cendre de son cigare.

—Je te vous venir! s'écria-t-il.

—Lconte donc, je dois deux termes.

—Tu vas l'emuyer!

—Il faut bien se faire une raison, fit observer Wilhelmine en soupirant.

—Tu en libre, ajouta Frontenay.

—Il m'a proposé de faire un voyage en Italie..... Cela me ne contrarie pas trop!

—Le premier jour sera un peu dur; mais, le second, je serai déjà habitué.

Wilhelmine passa les deux bras autour du cou de Frontenay, et depuis un peu baisser sur son front déjà usé par les veilles et les excès nocturnes.

Wilhelmine était une petite femme, blonde et un peu maigre. Elle avait dû toute jeunesse danseuse au Karl Theater, à Vienne. Amenée à Paris par un comte hongrois, elle avait fait fortune de bonheur. Les tutistes la rangeaient dans la catégorie des lorettes amusantes, parce qu'elle ne manquait pas de dire, en sortant d'un restaurant: "Voilà mon, monsieur le garçon!" Elle avait un autre, un répertoire de phrases comme celles-ci:

—Passe-moi la main dans les cheveux et appelles-moi Oscar.

—La sœur est elle heureuse?

—Va! il fait longtemps que monsieur porte des bas!

Frontenay était bien le digne compagnon de l'aventurière viennoise: ils s'étaient rencontrés à Hamburg, un soir que le trente-et-quarante avait été favorable aux Parisiens; ils s'étaient compris sur une passe de onze et ne s'étaient plus quittés que dans les intervalles nécessaires à leurs affaires personnelles.

Frontenay n'avait pas d'âge. Il descendu de la diligence de Poitiers sur le pavé de Paris, avec une centaine de mille francs qui composaient tout son héritage, il vivait ladessus depuis dix-neuf ans, jouant dans les tripots, parlant aux courses. On le rencontrait aux Champs-Elysées, tantôt en coupé, tantôt à cheval. Un jour on l'passait en voiture découverte, le duc de X... demanda si c'était une voiture de maître.

—Non, lui répondit-on, c'est une voiture de *maîtresse*.

Frontenay avait ses entrées à l'Opéra; il connaissait quelques journalistes et protégeait les débutantes.

C'est à lui que la jeunesse vivense doit la parodie d'une romance célèbre qu'il a appelée la *Chanson de Bignon*, sans doute parce que l'inspiration lui en était venue en cabinet particulier.

Connais tu le pays où les bonards dominaient,
Où la sent s'mange et l'est qu'un simple apparaît!
Où les jours sont de fiup, où les nuits s'étrèdent
[sent,
Quand domine le gaz, c'est le pays d'ici!
Ce doux pays où croît l'absolute toute faite,
Où la police même a le bras court!
Dis moi, le connais tu? Hé bien! c'est la retraite,
On je veux m'en aller avec toi, mon bébé!

Connais tu la soupente où s'ouvrit ma paupière,
Où les rats impunets qui faisaient mon effroi,
En me voyant naître, de leurs dents ivoires
Mordaient mes pieds. Enfant, qu'avais on fait de moi!
Chaque nuit, comme un lustre, en mon rêve étin-
[celle
Sa lucarne a ti roir sur le châssis plombé.
Cette soupente dis la connais tu! C'est celle
On je veux prendre un coc, avec toi, mon bébé!

Connais tu les deux lacs où chacun se maquille,
On le peuil s'étend sur un chemin sablé,
Où l'antique Lais dans avec sa famille,
On bondit le gandin sur un cheval volé?
C'est le bois de Boulogne, où l'on passe en voi-
[ture
Pour aller à Chaillot, ô bel ange tombé!
C'est là que, bien meubles, dans une architec-
[ture,
Je voudrais m'enrichir avec toi, mon bébé!

La *Chanson de Bignon* fit le tour des petits journaux, et Frontenay conquit une quasi-réputation d'homme d'esprit, le monde auquel s'adressait sa poésie n'étant ni littéraire ni délicat.

—Il est une heure, s'écria Wilhelmine, il faut sonner le souper, sans quoi le chant du coq nous trouverait à jeun.

—A table! dit Frontenay.

—C'est assommant de penser qu'il fera jour demain, reprit la Viennoise. A quoi sert-il, le jour!

Frontenay haussa les épaules.

—Comment ferait-on pour les courses?

—Tiens! tu as raison, dit Wilhelmine, frappée de l'observation.....

A ce moment, la clef tourna dans la serrure, et le garçon s'effaça devant un jeune homme à l'œil noir et profond qui se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil à côté de Ludka.

C'était San-Vitale. Ludka avait tressailli.

—Qu'as-tu donc? demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix; comme tu es pâle!

San-Vitale lui prit un baiser sur le front.

—Rassure-toi, dit-il à voix basse; j'ai été indisposé, mais cela ne sera rien. Je t'ai promis un nom et une fortune, je t'apporte l'un et l'autre.

Et, donnant un coup de sonnette:

—Servez le champagne frappé, dit-il au garçon: vous savez que je ne puis boire autre chose.

(*A continuer.*)

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 23 avril 1887.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,583,529 00	$221,254 00
Même temps la semaine dernière.	1,384,625 00	228,799 00

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	74	76
Pièces de 5 francs	80	
Pièces de 20 francs	$3.80	3.90
Souverains	4.80	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50	----
Doublons espagnols	15.40	
Doublons patriotes	15.30	
Doublons mexicains	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	...@	19.40
Or de l'Amérique du Sud	80c par	pse
20 marcs prussiens	4.60	4.75
Or de la Californie	7@8	0[illegible]
Or américain, poids léger	95@	97
Or américain, matte	5.00	d'escompte

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en assez bonne demande facile.

Prêts sur demande: aux banques 5 à 7 pour cent; en dehors des banques, — à 5 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel	7 pour cent
A 1	7@8 —
Prêts sur garanties collatérales	5@7 —
Hypothèque A 1	7@8 —

New York—Taux de l'argent. à 4 0[0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2 0[0; consols, à 102 9[16; argent en lingots, 43 19[16 ; U. S. 4 s, 132 9[16.

Paris—Rentes, 80.05 c.

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial	95.
LS STERLING est bonne.	
60 jours et demi de navire A1 clear	4844@4855
8 Traites de banques	4[illegible]
60 jours et demi	
Les FRANCS sont fermes.	
8 Traites de commerce	5.21 3/4@5.21 1/4
8 Traites de banques	5.19 3/4
60 jours et demi	
La CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.	
Traites le commerce 50c. de prime.	
Traites de Banques $1 50 de prime.	
Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime pour le taux de collection.	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

$5.000 Louisiana 4 s		87 1/2
23 500 ..... do		87 3/4
1.000 ..... do		87 3/4
1.000 Bons à prime		126
1.000 ..... do		125 1/4
1.000 City 5 s		106 1/4

Entre les bureaux de 11 a. m et de 2 p. m.

$2.000 City 5 s		106 1/4
5.000 Louisiana 4 s		88 1/4

Bureau à 2 P. M.

$13.500 Louisiana 4 s		88 3/4
6.000 Bons à prime		126 3/4

Après le bureau de 2 p. m.

$5.000 Louisiana 4 s		88 3/4
5.000 ..... do		88 3/4
11.000 ..... do		88 3/4
4.000 ..... do		88 3/4
25 actions du N O Gas Light		80
100 actions du U. Slaughter Co		29 3/4
125 actions du N O Gas Light Co		79 3/4
75 do ..... do		79 3/4
50 ..... do ..... do		79
50 actions du U Slaughterhouse Co		29 1/2
10.000 Louisiana 4 s		88 3/4

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre de	Demande de
Canal & Banking Co	100	123	
Citizens	100	30	32 1/2
Germania National	100	143 1/2	
Germania Savings	100	...	...
Hibernia National	100	146 1/2	
Louisiana Nat'nal	100	120	
Mechanics & Savings	100	...	122 1/2
Mutual National	100	...	...
N O National	100	400	
People's	50	57 1/2	60
State National	100	105	
Union National	100	113 1/2	116
Whitney National	100	...	...
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	85	85
Factors and Traders Ins	100	...	...
Firemen's	50	...	...
Germania Ins Co	100	120	...
Hibernia Ins	100	90	91
Home Ins	100	80	84
Hope Ins	100	...	101
Lafayette	100	...	...
Merchants Mutual	100	60	62 1/2
Mechanics and Traders	100	108 1/2	109 1/2
N Orleans Ins	100	30	34
N Orleans Ins Co	50	29	34 1/2
People's Ins	25	21	...
Sun Mutual Insurance	100	122	130
Southern Ins Co	100	89	91
Teutonia	100	123	...
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	70	72
Crescent City	100	61	65
Canal and Claiborne	100	...	...
New Orleans City	100	94 1/2	95 1/2
Orleans	50	53	54
St Charles Street	50	64 1/2	65 1/2
Actions diverses.			
Belleville Works Co	100	...	...
City Sanitary	50	39	51
Jackson Avenue Light Co	100	...	...
Consumers Ice Co	100	...	...
Louisiana Ice Manf Co	50	20	25
La State Lottery Co	20	...	...
La Ice Co	100	...	...
Metairie Cemetery Ass	100	...	60
N O Gas Light Co	100	72 1/2	...
N O Waterworks Co	100	67	69
Pelican Gaslight Co	100	...	...
Sugar Bowl Co	100	47	51
Boat er Mfg & Export Co	100	...	...
Southwestern Bitnl Elec		...	...
Tele Light Co	100	...	...
Jockey Club		...	...
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s		88 1/2	89
" Three-Fifth bonds		53	56
Bons de ville.			
Premium		126	126 1/2
Premium drawn number		...	...
Privilege on Premiums		...	...
Consolidated 4 s			
" Crescent		110	111 1/2
Consolidated Extended		110	...
" Crescent		110	111 1/2
Extended 6 s			
" Regrouped		109	...
" Wharf Warrants		...	...
" Park		...	...
City 6 0[0 certificates		...	...
City 6 0[0 cts for Consol Coup		...	...
City 5 s		100 1/2	101 1/2
City 7 s old		...	114 1/2
" new		112 1/2	...
" gold		...	...
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		...	...
Produce Exchange Stock		...	...
Rice Exchange Stock		...	...
Mechanics' Exchange and Lumbermen's Exchange Stock		...	...
Canal & Claib. S R R mort		...	...
C St L & N O R R Co		...	...
Jackson Rd 2d mort. coup		...	...
Jackson RR 2d mort. gold		...	...
Morgan's L & T R & S S gold mort		90	...
N O Pacific RR 1st gold mort		80	80
St Charles RR 2d mortgage		...	...
Crescent City 1st		110	...
" new		107	...
N O City RR Co mort		...	122
St Charles St RR mort		...	...
N O Waterworks Co mort		113 1/2	114 1/2
La Ice Mfg Co mort		98	...
Levee S. Cotton Press mort		...	...
La Electric L. 1st mort		...	...
Certificats et Warrants.			
State Warrants (Ordin. 1884		60	...
State Warrants Ordin. 1886		...	...
Cotton Pledge 8 s		...	...
do 6 s		...	...
Police Cts		...	...
School Cts		...	...
City Scrip, old		...	...
" new		...	...
Jan. In. Cts. on State Consols		...	...
Cts étant en sortie de l'acte 32 de 1880		...	...
Unpaid Coupons No 12 (Janv. 1 1880)		...	30
Unpaid State Coupons prior to No 12		...	55
Unpaid City Coupons		...	...
Half paid Coupons		...	...
State School Warrants		...	...

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crossman 4 lettre. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marché du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Bourse des Cotons et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NILLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1700 balles, comprenant 200 balles après 9.30 6 m. hier

Le marché est calme.

Les cotons tachés sont de 1 à 3c plus bas que les cotons blancs

Délivré sur contrats, 100 balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	8 1/16	8 1/16	8 1/16
Ordinary	8 9/16	8 9/16	8 9/16
Good Ordinary	9 7/16	9 9/16	9 9/16
Low Middling	9 15/16	9 13/16	9 13/16
Middling	10 1/4	10 1/4	10 1/4
Good middling	10 3/4	10 3/4	10 3/4
Middling Fair	10 13/16	10 13/16	10 3/4
Fair	11 1/4	11 1/4	11 7/16

FUTURES.

Calmes et stables.

Avril 10.09 à 10.08; mai 10.09 à 10.10; juin 10.21 à 10.22; juillet 10.38 à 10.39; août 10.30 à 10.37; septembre 9.82 à 9.83; octobre 9.43 à 9.44; novembre 9.33 à 9.34; décembre 9.34 à 9.35; janvier 9.42 à 9.43.

Les ventes comprennent 49.100 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 10 1/4; à Galveston à 10 1/2; à Mobile à 10 1/4; à Savannah à 10 1/2; à Charleston à 10 1/2; à Wilmington à 10 1/2; à Norfolk 10 1/2; à Baltimore 10 3/4; à New York 10 3/4; à Boston à 10 3/4; à Philadelphie 10 3/4; à Memphis à 10 1/2; à Augusta à 10 1/4.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Facile.

Cotes: Ordinary 8 1/16; Good Ordinary 9 7/16; Strict Good Ordinary 9 9/16; Low Middling 10 1/4; Middling Uplands 10 3/4; Middling Orleans 10 13/16; Middling Texas 10 13/16.

FUTURES.

Stables.

Avril 10.50 à 10.51; mai 10.41 à 10.42; juin 10.49 à 10.50; juillet 10.58 à 10.59; août 10.60 à 10.61; septembre 10.20 à 10.30; octobre 9.87 à 9.88; novembre 9.77 à 9.78; décembre 9.76 à 9.77; janvier 9.80 à 9.81.

MOUVEMENT DU COTON.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,583,529 00	$221,254 00
Même temps la semaine dernière.	1,384,625 00	228,799 00

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	74	76
Pièces de 5 francs	80@	
Pièces de 20 francs	$3.80@	3.90
Souverains	4.80@	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50@	----